



HAL
open science

Quand la science rejoint la littérature! Quelques réflexions sur la traduction d'un passage des Odes d'Horace (XXXV-A la Fortune)

Guillaume Renoux

► **To cite this version:**

Guillaume Renoux. Quand la science rejoint la littérature! Quelques réflexions sur la traduction d'un passage des Odes d'Horace (XXXV-A la Fortune). Pallas. Revue d'études antiques, 2012, 90, pp.235 - 240. hal-01952309

HAL Id: hal-01952309

<https://hal.science/hal-01952309>

Submitted on 12 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quand la science rejoint la littérature ! Quelques réflexions sur la traduction d'un passage des *Odes* d'Horace (XXXV – A la Fortune).

Guillaume RENOUX
TRACES UMR 5608

« Des vers ne peuvent plaire ni durer longtemps,
s'ils ont été écrits par des buveurs d'eau »,
Horace, *Épîtres*, I, XIX, 2-3

À Jean-Marie Pailler, l'homme de Bacchus

L'avancement de la paléoméallurgie doit beaucoup à l'archéologie et à l'archéologie expérimentale développée ces dernières années. Quelques érudits considèrent que les textes laissés par les Anciens ne comportent que peu d'explications et de descriptions exploitables sur les techniques de forgeage. Il est vrai que nous avons peu de textes à étudier. Néanmoins certaines sources écrites, inexploitées à tort, peuvent nous apporter, comme le soulignait déjà en son temps P.-L. Pelet¹, des enseignements irremplaçables. Pour ce faire il est nécessaire, d'une part, de savoir décrypter les traces que les auteurs anciens nous ont laissées dans leurs textes, et, d'autre part, d'avoir une connaissance approfondie de la métallurgie moderne et, dans une moindre mesure, des méthodes que propose l'archéométrie. De plus, il est indispensable de travailler sur le texte originel en ignorant toutes les traductions qui peuvent ne pas avoir su prendre en compte toutes les descriptions techniques qu'il contient. C'est ce que nous allons essayer, à travers un extrait d'Horace, de démontrer. La science apporte un éclairage nouveau sur l'art de la forge durant l'Antiquité, jusqu'alors dépourvu de toute explication scientifique. A titre d'exemple dans l'*Ode* XXXV, consacrée à la Fortune, Horace termine le poème par, « *O utinam nova incude diffingas retusum in Massagetis Arabasque ferrum* ».

1 Pelet, 1970, p. 398-410. Nous pouvons citer aussi pour l'étude des questions relatives au vocabulaire métallurgique employé par les Anciens : Ramin, 1977a, p. 161-173 et 1977b, p. 144-154, ainsi que Deroy, 1962, p. 98-110. Plus proche de nous, ajoutons l'article de J.-M. Pailler sur l'origine, en langue gauloise, de l'or et de l'argent, Pailler, 2006, p. 211-241.

Nous donnons ci-dessous, sous forme de tableau, les différentes traductions qui ont été faites de ce passage.

Traducteur	Date	Edition	Traduction
P. Daru	1796	Impr. de Mailly	Oh ! forgez de nouveau nos glaives parricides, et ne tournons jamais l'acier étincelant que contre les Numides ou l'Arabe insolent
M. Anquetil	1850	Chez Dezobry, E. Macdaine et Cie	Fortune, à tes rigueurs que le calme succède ; retrempe, il est temps, nos glaives émoussés ; que par toi dans le sang de l'Arabe et du Mède, nos maux soient effacés
M. Patin	1860	Charpentier Libraire-Editeur	Oh ! remets sur l'enclume nos glaives émoussés, mais pour nous servir contre les Massagètes et les Arabes
Y. de Séguier	1883	A. Quantin	Oh ! retrempe nos fers amoindris, pour faucher, comme exemples, le Massagète et l'Arabe trop fiers
Leconte de Lisle	1873	Alphonse Lemerre, éditeur	Oh ! puisses-tu retremper sur l'enclume notre fer émoussé et le retourner contre les Massagètes et les Arabes
F. Villeneuve	1967	Les Belles-Lettres	Oh ! puisses-tu remettre sur l'enclume et reforger, contre les Massagètes et les Arabes, notre fer émoussé
F. Richard	1967	Garnier-Flammarion	Puisses-tu, ô déesse, reforger sur l'enclume notre fer émoussé et le retourner contre les Massagètes et contre les Arabes
J.-Y. Maleuvre	1998	Chez J. Touzot	Oh ! puisses-tu reforger ce fer émoussé sur l'enclume des Massagètes et des Arabes
Cl.-A. Tabart	2004	Gallimard	Oh ! puisses-tu remettre sur l'enclume et reforger, contre Arabes et Massagètes, notre fer qui s'est émoussé
J.-Y. Maleuvre	2005	-	Oh ! puisses-tu reforger ce fer émoussé sur l'enclume des Massagètes et des Arabes.

Nous constatons aisément qu'entre la traduction de 1795 et celle de 2005 de nombreuses interprétations ont pu être données de ce passage.

Horace est certainement l'auteur latin le plus traduit, devançant même Virgile. Il est partout présent, par exemple, dans les cercles de gens un tant soit peu cultivés au XIX^e siècle. La faveur accordée au poète monte en puissance depuis la fin du XVIII^e siècle. De 1797 à 1895, trente traductions intégrales sont composées. En 1875, Blaze de Bury, littérateur et critique d'art, écrira même que « nul poète ne fut plus traduit qu'Horace, pour nous en tenir à la France; il ne se passe guère d'année qui ne voie éclore une ou deux éditions nouvelles du maître favori. Latinistes de profession, journalistes, poètes, sorboniqueurs et gens du monde, c'est à qui se distinguera dans cet exercice. Connaître son Horace à fond, en pouvoir discourir à brûle-pourpoint et le citer à tout venant, est déjà, pour bien des esprits, une attitude; mais l'avoir quelque peu traduit, voilà le suprême du goût et de la culture »².

Le style d'Horace s'accommode mal d'une traduction trop classique et uniforme. Le trait dominant de sa poésie est la diversité syntaxique, l'absence de tout académisme. C'est ici que réside toute la difficulté de la traduction de ce passage: il faut essayer de conserver le plus possible le sens technique des vers tout en gardant un phrasé versifié. C'est ce que souligne Michèle Gogens en écrivant que le travail des traducteurs est loin d'être aisé et que « de nombreuses difficultés se posent à eux quand ils veulent rendre en leur langue maternelle un lexique scientifique souvent confiné à un cercle limité de savants, et sujet à des emplois métaphoriques ». Elle poursuit en ajoutant que le « traducteur se trouve dès lors devant un choix délicat. Soit il reproduit par une translittération et crée un langage d'initiés, échappant ainsi à la vocation de la traduction qui est la transmission de sens; soit il fait des emprunts et peut faire des contresens bizarres ou amusants par manque de culture scientifique »³. Le choix délibéré de tel ou tel type de traduction, s'imposant des contraintes comme le respect des vers, des rimes, de la métrique, des assonances, peut amener le traducteur à commettre des imprécisions. A vouloir trop rester dans la traduction versifiée, on tombe très rapidement dans des contresens, voire des erreurs techniques et scientifiques. Précisons que certaines figures de style empêchent dans quelques cas une traduction proche du texte originel. Cependant, comme le souligne Denis Merle, à qui nous empruntons quelques réflexions, la recherche de la « fidélité au texte latin pèse d'un poids toujours croissant. La quête de la fidélité est l'idéal que visent les traducteurs » au XIX^e siècle. La question de la traduction en vers ou en prose tiraille ces exégètes. Denis Merle résume parfaitement bien l'état d'esprit des traducteurs du XIX^e siècle en chasse de perfection: « Les partisans de la prose tout en reconnaissant la différence qu'ils introduisent par rapport à leur modèle, soulignent les contraintes de la prosodie, qui ne peut manquer d'éloigner la traduction de l'original, en y ajoutant ou en retirant toujours quelque chose. La traduction en prose est certes moins noble, mais elle peut rendre avec plus de souplesse le sens de son modèle ». A l'inverse, l'auteur ajoute que « les partisans des vers affirment qu'on ne peut traduire en prose l'œuvre d'Horace sans la trahir dans son essence »⁴.

Nous le constatons, le travail des traducteurs est loin d'être facile. Comment rendre compte au lecteur du plaisir qu'Horace a eu à écrire ses *Odes* en vers et en respectant l'aspect purement formel du texte latin? Et si le traducteur a le souci de toucher le plus grand nombre, alors il faut ajouter une autre difficulté, celle de la vulgarisation des connaissances. Cependant, il ne

2 Blaze de Bury, 1875, p. 95.

3 Gogens, 2003, p. 189-207.

4 Merle, 1999, p. 102-104.

fait aucun doute que les Anciens possédaient l'art du forgeage et en connaissaient toutes les composantes techniques. Ces particularités doivent être prises en compte dans cette traduction car le poète les connaît. Chaque mot choisi a une signification technique particulière qui doit être mise en rapport dans notre exemple avec la métallurgie. Il semble donc important de respecter un ensemble équilibré qui puisse être à la portée de tous, latiniste comme néophyte, en y incluant l'emploi de certains mots dans la stricte définition du concept technique qu'il sous-entend.

Faisons, tout d'abord, quelques remarques sur les types de traduction. Si nous les comparons entre elles, nous nous apercevons que depuis le XVIII^e siècle, il existe une évolution sémantique. Les premiers traducteurs cherchent à retranscrire le lyrisme poétique d'Horace, en respectant les rimes, le phrasé, les tournures de phrases, les images... Certains ajoutent des mots, des périphrases. On est dans la recherche de « l'expression de la subjectivité ». Au contraire, les exégètes d'aujourd'hui procèdent à des traductions épurées de toutes fioritures. On cherche à être au plus proche de la réalité exprimée par les mots. Les traducteurs vont droit au but sans pour autant émettre la forme poétique du texte originel. Il n'y a plus d'ajout de mots superflus qui n'existent pas dans le texte latin. On supprime les subordinées et les conjonctions. On allège le plus possible le style.

Cet exemple montre assez bien les différentes écoles de traductions et leur évolution. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, on respecte les rimes (« étincelant » et « insolent » ; « émoussés » et « effacés »). Par la suite elles disparaissent, le ton est plus sobre, voire plus rude comme celui qui transparait dans le texte de Séguier en 1883. En résumé, dans les traductions en prose, la fidélité envers le détail progresse, avec une régularité très manifeste au cours des deux derniers siècles. Les traducteurs en prose ne s'imposent pas de suivre tous les linéaments syntaxiques du latin. Ils choisissent volontiers les tournures et les termes qui ont le plus de force et d'élégance en français. Cependant, ces écarts disparaissent peu à peu au fil des traductions. Les traductions en vers suivent le même sillage, avec toutefois un défi majeur : donner au lecteur l'impression qu'Horace a lui-même composé les poèmes en français. Une autre difficulté se présente aux traducteurs en vers : la langue latine est plus concise que la langue française.⁵ Elle est notamment dépourvue d'articles. Les restitutions en français ne doivent donc pas être plus longues que le modèle latin.

Il semble que le XX^e siècle garde à l'esprit le sens des mots ; le terme « *incude* », par exemple, y figure alors que dans les traductions les plus anciennes, le terme n'est pas traduit : l'« enclume » y disparaît, non pas sous des coups de marteau mais sous la plume des traducteurs !

Arrêtons-nous sur quelques-uns de ces termes et en premier lieu sur celui de « *diffingo* ». Le mot veut dire « transformer, refaire, changer »⁶. Le préfixe « *dis* ou *di* » devant certaines consonnes marque la division, la séparation. Si nous remettons ce terme dans son contexte, la traduction qui paraît la plus juste est donc « reforge ». Or, certains traducteurs y voient une traduction plus technique soit « recuire » soit « refondre ». Si l'on traduit « *diffingo* » par « refondre » nous faisons une erreur d'interprétation. Le mot se rapporte à « *ferrum* », le fer. Or d'un point de vue métallurgique, le fer ne fond pas, c'est-à-dire qu'il ne passe pas à un

5 Merle, 1999, p. 103.

6 Il est rarement utilisé sous cette forme et avec la signification de reforge. Caton, *De l'agriculture*, 74, l'emploi, par exemple, pour désigner le pain qui est pétri, façonné.

état liquide comme le cuivre, l'étain ou le bronze. On commet donc une faute de traduction relevant d'un manque de connaissance technique et scientifique. « Recuire » pourrait se prêter davantage au contexte. Mais Horace aurait dans ce cas-là préféré utiliser le terme de « *recoquere* ». Ce terme désigne, chez beaucoup d'auteurs latins, un procédé métallurgique bien connu dans l'Antiquité et à notre époque, les traitements thermiques, notamment les traitements de restauration (revenu) et de recristallisation (recuit). Le traitement de restauration permet de retrouver, en partie tout au moins, les propriétés physiques et mécaniques initiales de l'objet, sans modification apparente de la structure. Le traitement de recristallisation, effectué dans un domaine de températures plus élevées, permet de faire évoluer la structure écrouie par déformation vers une nouvelle microstructure cristalline.⁷ La traduction la plus appropriée nous semble donc être « reforge » . Même s'il nous paraît essentiel d'être précis sur les définitions, un « recuit » est, par rapport à la définition que nous venons d'en donner, trop précis. Horace reste ici dans la suggestion plutôt que dans la précision.

L'autre difficulté est posée par « *incude* », l'enclume (*incus*, dérivé de *cudo, ere*, battre le métal. Le terme est ancien, rare dans la littérature et employé dans son sens technique)⁸. Certains auteurs ont fait le choix de ne pas traduire le terme ! Or, il n'existe aucune raison de passer outre à ce mot. Le contexte décrit par Horace, ou en tout cas l'image poétique qu'il décrit, se situe, nous pouvons raisonnablement le penser, dans une forge. Pourquoi alors éviter la traduction de l'un des éléments essentiels d'une forge, l'enclume ? Il est très étonnant de ne pas retrouver ce vocable dans certaines traductions.

Enfin, le dernier mot important dans ce passage est « *retusus* » qui se comprend par « émoussé » ; terme le plus souvent remplacé, dans les traductions du XIX^e siècle, par « glaives » (*gladius*). Il convient de prendre le terme dans son sens strict, c'est-à-dire « le fer émoussé », moins tranchant⁹. Cette interprétation est suffisamment explicite sans que l'on vulgarise à l'excès sa traduction ou qu'on le remplace par un autre mot.

La traduction la plus appropriée est, sans aucun doute, celle que donne Claude-André Tabart pour les éditions Gallimard. Elle reprend la terminologie utilisée par Horace tout en respectant le contexte métallurgique décrit par le poète : « Oh ! puisses-tu remettre sur l'enclume et reforge, contre Arabes et Massagètes, notre fer qui s'est émoussé ».

Nous avons voulu dans cette brève note montrer qu'il n'y a pas de dualité entre histoire, littérature, traduction et connaissance scientifique ; au contraire il existe une interconnexion et une complémentarité dans le cas que nous venons de citer. La pluridisciplinarité peut donc enrichir la connaissance ou apporter des compléments d'information à la fois aux traducteurs, mais aussi à l'historien des techniques ainsi qu'à l'archéométallurgie.

7 Renoux, 2004, p. 22-23.

8 Parmi les sources anciennes mentionnant *incus*, nous pouvons citer, par exemple, Cicéron, *De la nature des dieux*, 1, 54, Virgile, *Géorgiques*, 2, 540 et Juvénal, *Satires*, XV, 166. Pour des témoignages archéologiques, cf. Tronquart, 1986, p. 66-72.

9 Voir aussi pour ce terme, Virgile, *Géorgiques*, 2, 301 ; Celse, 5, 26, 5 et 7, 7, 15 ; Columelle, 4, 24, 21 ; Plin, *HN*, 337, 76 ; Ovide, *Les Métamorphoses*, 12, 496 ; *Les Amours*, 2, 9, 13 ; Quintilien, *De institutione oratoria*, 10, 5, 16 ; Pétrone, 94, 14

Bibliographie

- BLAZE DE BURY, H., 1875, Horace et ses traducteurs, *La Revue des Deux Mondes*, tome VII, p. 90-118.
- DEROY, L., 1962, Les noms du fer en Grec et en Latin, *L'Antiquité Classique* 31, p. 98-110.
- GOGENS, M., 2003, Le développement du lexique scientifique français et la traduction des *Problèmes* d'Aristote par Evrart de Conty (1380), *Théléné*, 189-207.
- MERLE, D., 1999, Sur les traductions d'Horace en France, au XIX^e siècle, *Romantisme* 106, p. 97-108.
- PAILLER, J.-M., 2006, Quand l'argent était d'or. Paroles de Gaulois, *Gallia*, 63, p. 211-241.
- PELET, P.-L., 1970, Techniques sidérurgiques et poésie, *REL*, 48, p. 398-410.
- RAMIN, J., 1977a, *La technique minière et métallurgique des Anciens* (*Latomus*, 153) Bruxelles.
- RAMIN, J., 1977b, Les connaissances de Pline l'Ancien en matière de métallurgie, *Latomus*, 66, p. 144-154.
- RENOUX, G., 2004, La métallurgie des Anciens : cuire ou recuire, les recettes des forgerons, *REL*, 82, p. 19-24.
- TRONQUART, G., 1986, La sidérurgie au Camp celtique de la Bure (Saint-Dié). Bilan de vingt ans de recherches, *RAE*, p. 66-72.